

Descente au prochain arrêt

Dernier matin d'une semaine chargée, dernier matin du lever obligatoire, sur le chemin qui le mène à son travail, Roland s'est endormi, bercé par le roulis du R.E.R. Avant de sombrer, il a encore une fois senti palpiter en lui, comme un cœur qui ne doit pas cesser de battre pour tenir loin la mort, cette sensation étrange qui ne le quitte guère depuis un bon bout de temps. Un besoin d'ailleurs. Comme une nécessité vitale, comme une dernière chance avant qu'il ne soit trop tard, avant de renoncer pour n'avoir pas osé, parce que son banquier ne serait pas d'accord, parce que c'est un peu triste de partir seul, enfin pour tout un tas de raisons qui n'ont rien à voir avec le désir et l'aventure. Enfermé dans la prison des nécessités inévitables, des impossibilités rédhibitoires et des audaces constamment refoulées, Roland n'a trouvé qu'un seul moyen pour scier les barreaux de sa cellule. Rêver, s'oublier et, les yeux fermés, se laisser bercer par le roulis du train. Alors ce R.E.R triste et routinier devient l'Orient-Express, Aubervilliers la capitale du Monténégro et la plaine Saint-Denis une steppe des Balkans. Ah oui, se faire réveiller, juste avant l'arrivée en gare d'Istanbul par un groom en tenue tenant en équilibre un moka du Yémen sur un plateau d'argent au lieu et place du règlementaire « Billets, s'iou plait » d'un contrôleur courtois mais désabusé qui vous donne juste envie de retourner vous coucher !

Roland, dans son demi-sommeil peuplé de Papous, de Grecs tournant et retournant leur komboloï et de femmes Turkmènes tatouées, a très froid quand il marche dans la neige de la toundra, très chaud quand il partage sur une île inondée de soleil un rhum-vanille avec un pêcheur créole. Il en a assez de la tiédeur des printemps de guimauve, des hivers qui font semblant d'être cruels, des étés sans alizées et des automnes qui hésitent toujours entre deux saisons. Roland veut du glacial ou du torride, du féroce, du tranché, du binaire.

S'il en avait le pouvoir, il allongerait à l'infini ce trajet en R.E.R s'il avait l'assurance que le train le dépose sur une plage déserte, à l'ombre d'un résinier, ou sur un lac gelé, assis au bord d'un trou percé dans la glace où l'attendraient les poissons. Si ce train pouvait oublier sa destination, prendre la fuite, sortir de ses sentiers battus et rebattus, du bégaiement sans fin des allers et retours qui ne mènent nulle part si ce n'est au travail, si ce n'est au bercail. Ah, si ce convoi osait oublier une heure, une heure seulement, les voies parallèles tracées d'avance, les horaires à respecter, les arrêts obligatoires et ses terminus qui prétendent clore des voyages qui n'ont même pas commencé !

D'ordinaire, quand il s'endort sur la banquette, son horloge interne le réveille avant d'arriver. Il arrive parfois qu'il dépose sa tête sur une épaule qui n'ose plus bouger. Une épaule comme un amour possible, une amitié probable, une rencontre incroyable... mais non, cette rencontre qui ne demande qu'à prospérer descend souvent au prochain arrêt et Roland n'aperçoit plus alors qu'un dos sans visage, des épaules cachées sous un manteau. Parfois il s'amuse à imaginer celui ou celle qui lui a involontairement prêté un bout de son corps en guise d'oreiller. « Elle a l'air jeune... la trentaine... des cheveux courts sur sa nuque... un livre à la main... et ses yeux ? Bleus, verts, marrons ? Des lunettes ? Mariée ? Une solitaire ? » « Dos un peu vouté... une allure de sexagénaire bonhomme... léger embonpoint... et le cartable qui danse dans sa main comme un appel à l'école buissonnière... » Les amours et les amitiés ratés ne sont que des voyages que l'on n'a pas osés entreprendre. Il suffisait pourtant de prendre un billet, direction la vie, destination l'autre.

Aujourd'hui, l'horloge interne de Roland ne veut pas fonctionner. Sa pile intime serait-elle à plat ? Il a raté son arrêt. Arrêt ! Quel mot atroce, se dit-il, lui qui souhaite continuer le voyage au-delà du miroir. Il lève une paupière, en face de lui une beauté lit un roman, absorbée par l'histoire, ailleurs, sur le bateau de Sinbad ou le baleinier du capitaine Achab. La station Denfert- Rochereau, celle qui l'accueille chaque matin en faisant la gueule lui fait les gros yeux pendant que le train reprend de la vitesse. Il sait d'avance qu'il aura droit à une remarque de Perruchon, son chef de bureau : « Mon petit Roland, nous sommes en retard ! » qui lui foutra la rogne. Sous ses aisselles, sue l'inquiétude du retardataire involontaire qui envie la décontraction des retardataires systématiques : quand par hasard ils arrivent dix minutes avant leur horaire personnel, Perruchon les félicite : « Bravo, bel effort, j'apprécie ». Roland, ne pouvant contrarier le cours des choses ni nier la réalité, décide de se détendre et d'évacuer toute culpabilité. S'il le faut, il accusera lâchement la RATP. Un ennui mécanique, un retard au départ jamais rattrapé, une grève impromptue...

Ce trajet quotidien lui pèse et l'ennuie plus qu'il ne l'a jamais ennuyé. De surcroît, il n'a rien à lire. Il perd alors son regard sur les bas-côtés des rails. Des dépôts d'ordure sauvages, des déchets partout, des tags immondes. Comment rêver quand on a les yeux rivés sur le spectacle du chacun pour soi et du « après moi le déluge » ? Tentant de trouver une issue à la mélancolie qui le gagne, Roland pense aux bêtes qui abandonnent dans les forêts et les prairies leurs odeurs, leurs poils et leurs excréments. Les êtres humains feraient-ils pareil en laissant leurs vilaines traces sur les trottoirs et les quais de leurs

pérégrinations obligatoires et de leurs évasions estivales ? Il n'en est rien, se dit Roland. Ces déchets ordinaires ne sont que le pitoyable témoignage d'une humanité obèse qui préfère avoir plutôt qu'être et consommer plutôt que ressentir. Comme un poème à la Prévert, le raton-laveur en moins, Roland décline ces dérisoires témoignages. Bouteilles en plastique, canettes métalliques, cartons humides, emballage de barre chocolatée à dix pour cent de cacao, cinquante pour cent de sucre, trente pour cent d'huile de palme et dix pour cent de lécithine de soja, mégots prometteurs de cancer du poumon, papiers gras encore imprégnés des odeurs de friture du Mac-Gros du coin. Que penseront les archéologues du futur en mettant à jour ces vestiges ? Que l'homme de Néant der Thalys adorait le dieu Mars en barre ? Sauront-ils déceler dans ces restes inutiles le conceptuel et le mystique ? A quels rites le rattacheront-ils ?

– Nom d'un chien, se dit Roland, j'ai laissé mon esprit divaguer et j'entends les portes du compartiment qui se referment. Je viens encore de rater l'arrêt. Perruchon va me gueuler un : « Vous avez vu l'heure ?! Dix heure trente ! » qui me démolira pour la journée. J'en ai ras la culotte ! Quel est le prochain arrêt ?

Roland sort un vieux plan de son cartable. Cette fois-ci, il se persuade de rester en alerte, prêt à bondir dès que le train s'arrêtera, quitte à bousculer deux cadres de banques et leur attaché-case vide, une aide-soignante et son lumbago, un retraité et sa carte vermeil, un resquilleur et son culot, un musicien et sa clarinette, un raton-laveur et son poète qui lui recommande de ne pas mettre sa main dans la porte parce qu'il peut avoir très mal.

– Quand s'arrêtera ce voyage sans voiture de queue ni voiture de tête ?

Roland aperçoit un petit trait noir sur le tracé du RER B, juste avant Gentilly. Il veut comprendre, se reporte à la légende et lit : « *R.E.R : au-delà de cette zone les tickets t+ ne sont pas valables et le prix du billet varie selon la distance.* » A peine compréhensible. Serait-il en train de passer une frontière vers un autre monde ?

– Je ne vais quand même pas sauter par la fenêtre ! Perruchon serait capable de venir me voir à l'hôpital avec un bouquet de supermarché. Sûr qu'il tenterait de faire rentrer les fleurs dans une bouteille en plastique faute de vase et qu'il les déposerait juste à côté de l'urinoir en verre que personne ne serait venu vider ! J'imagine le tableau.

Inondé d'angoisse, Roland fait un malaise. Il sent que quelqu'un lui tapote les joues, il revient à lui, juste de quoi apercevoir le panneau derrière la vitre du wagon. Station

Antony ! Il trouve la force de s'expulser du compartiment. Sur le quai, un panneau indique Orlyval. Orly... à l'ouest les Antilles, au Sud l'Italie. Il en a assez, c'est le moment ou jamais de passer de l'autre côté du miroir. Il sort une pièce de son porte-monnaie. Pile : la Guadeloupe et sous la plage pas de pavés. Face : baie de Naples et *spaghetti al mare*.

Pile.

– Faut que je m'achète un maillot, demain matin je descends au prochain arrêt : Marie-Galante.

Hall d'Orly-Ouest. Un avion pour Pointe-à-Pitre dans une heure. Comptoir. Billet aller sans retour. Carte bleue. Comme c'est facile de vider son compte en banque. Roland, le regard un brin halluciné, se dirige vers le hall d'embarquement, avec dans son poing droit son billet et dans son poing gauche un maillot rouge avec des fleurs d'hibiscus jaunes. Et là, au fond du hall de départ, soudain la surprise, l'inattendu, l'improbable : Perruchon qui l'attend.

– Alors, Roland, vous avez vu l'heure ? On va finir par le rater cet avion !

C'est formidable de voyager.

Ça dépend quand même avec qui....

1600 mots